

LES LETTRES FRANÇAISES**L'Envers du décor****Coup de projecteur sur l'état du théâtre**

L'Ignorant et le fou

de Thomas Bernhard. TGP de Saint-Denis jusqu'au 4 février, puis tournée à Colmar et à Marseille (mars-avril).

Dans un état théâtral en pleine déliquescence et dont les dernières nominations à la tête de certaines institutions déjà chancelantes relèvent du plus pur surréalisme (pour rester poli), à moins que ce ne soit tout simplement du dadaïsme dont l'un des mots d'ordre était de détruire jusqu'aux ruines (Alfred Jarry dixit), dans cet état-là, que de jeunes artistes puissent exprimer leur talent relève du miracle. Miracle donc il y eut ces dernières semaines. Il est en particulier le fait de deux jeunes femmes, un signe. On connaissait déjà la première d'entre elles, Cécile Pauthe, dont les travaux avec Pierre Baux et Violaine Schwartz - à eux trois ils forment la compagnie Irakli -, Comment une figure de paroles et pourquoi, de Francis Ponge, et Quartett, de Heiner Müller, avaient fortement attiré l'attention sur elle. Avec sa mise en scène de L'Ignorant et le fou, de Thomas Bernhard, créé l'an passé au Théâtre national de Strasbourg et repris récemment au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, elle confirme ses immenses qualités. Sans parler de ses choix de texte (c'est quand même le premier travail de tout metteur en scène) et de distribution, on retrouve avec plaisir chez elle une intelligente et sereine pugnacité à oeuvrer au ras des mots, à les décortiquer et à les retourner comme des gants. C'est dès lors une autre image de Thomas Bernhard qui surgit dans la petite salle du TGP mieux adaptée que celle du TNS pour ce genre d'opération de dissection. Le ressassement, les hantises, les idées fixes, l'acrimonie de l'auteur sont toujours là, mais mis au second plan au profit d'une sorte de douloureuse et ironique tendresse liée à un incommensurable amour des artistes et de la musique. Un nouveau langage du corps transparaît dans cette pièce composée comme une oeuvre musicale dont les motifs s'enchevêtraient de manière subtile et savante. Cécile Pauthe nous offre l'envers de l'oeuvre tout comme Thomas Bernhard nous plonge dans l'envers du décor d'un théâtre, soit les loges d'une diva où dialoguent si l'on ose dire un docteur et le père aveugle et alcoolique de la diva, puis le restaurant habituel d'après la représentation. Pierre Baux et Violaine Schwartz, bien sûr présents et vraiment étonnants, mais aussi Daniel Affolter, Karen Rencurel et Fred Ulysse s'y entendent à merveille (ils sont dirigés de main de maître) pour nous mener dans les méandres de la partition complexe conçue par Thomas Bernhard et déchiffrée pour nous par Cécile Pauthe.

Le circuit officiel des grandes institutions a ouvert ses portes à Cécile Pauthe ; on s'en réjouit, même si cela est loin de résoudre ses problèmes de montage de production, voire de diffusion. Neus Vila, elle, n'en est pas encore à ce stade. Sa première mise en scène, Quatre femmes et le soleil, du poète catalan Jordi Pere Cerda, a été donnée dans un petit lieu parisien, le théâtre de l'Opprimé, un espace suffisant pour nous permettre de déceler chez cette toute jeune femme une véritable force de conviction et déjà une réelle maîtrise de son art, le tout lié à une pensée cohérente sur la pièce, avec des options de travail affirmées. En cela elle est sur la même dynamique que Cécile Pauthe.

Mais au train où vont les choses dans ce petit milieu, où et comment ces jeunes talents vont-ils pouvoir continuer à s'exprimer ?

Jean-Pierre Han

Page imprimée sur <http://www.humanite.fr>

© Journal l'Humanité

Imprimer